



# Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

*Car on tue dans le monde  
Et tout massacre nous vieillit*

Eugène Guillevic



(...) tellement de sang sur les murs. Tellement de brouillards sur les hommes qu'ils y perdent jusqu'à leur tête. Tellement de mots, de

tombereaux de mots et d'images. Tellement de menaces qui pèsent sur nos vies, fétus de paille dans les mauvais vents à gueule de profit. Tout pour la montre, et que vive la confusion!

D'autres raisons pour monter à Coaraze les 2 et 3 juin prochain? D'autres raisons pour venir mêler vos voix amies aux **Voix du Basilic**? Oui, qui aime la littérature, ses livres, ses paroles multiples, insoumises toujours; qui aime ceux qui les portent – nombreux seront les auteurs présents sur la place du château durant ces deux jours de rencontre et d'amitié –; qui aime parler, échanger des idées, ceux-là monteront à Coaraze. Certains pour la neuvième fois, d'autres pour la première. Connus, inconnus, d'ici ou d'ailleurs, retrouvons-nous autour de ce

qui fait vivre la littérature, des questions qu'elle pose dans les formes qu'elle renouvelle sans cesse à notre monde en manque de noms. Penser le monde, n'est-ce pas la tâche pour laquelle nous devrions nous passionner? Travaillons, oui – Ah! La valeur/travail, ça vous dit rien ça... Allez, cherchez un peu! – travaillons et d'abord à bien penser, un certain Blaise Pascal allait jusqu'à affirmer qu'il y en allait là de toute la dignité de l'homme!

Et que nous apportent donc les livres que publient les éditions de l'Amourier en ce printemps déjà trop chaud? Au-delà de la diversité de leur sujet et de leur écriture, c'est le mot douleur qui me vient, si l'on veut bien donner à ce mot moins le statut d'un nom commun que celui d'un nom propre et entendre par là le nom donné au lieu d'une dé-prise que ce soit celle de *La place du sujet* dans le livre de Florence Pazzottu, celle d'une quête de soi menée au large d'un voyage à Hanoï dans *La règle du changement* de Claudine Galea, celle de ce qui dans le "Ah! des choses" échappera toujours du *Sablier palmipède* de Jacques Ferlay, celle d'une *nuée de corbeaux dans la bibliothèque* de Jean-Pierre Chambon. Celle aussi bien qui se cache derrière les points de suspension qui ouvrent le titre que publie notre invité d'honneur: Marcel Alocco

P. 1 - Éditorial

P. 2, 3 & 4 - Entretien d'Alain Freixe avec Florence Pazzottu

P. 4 & 5 - Notes de lecture:

*La Nuit parle* de Louis Guillaume

*La Règle du changement* de Claudine Galea

*Sablier palmipède* de Jacques Ferlay

P. 6 - Notes de lecture:

*...d'un âge sans mémoire* de Marcel Alocco

P. 7 - **Voix du Basilic** 2 & 3 juin 2007:

Programme de la Fête des Amis de l'Amourier

P. 8 - Agenda des Amis

- De la toile et quoi d'autre?

[www.tierslivre.net](http://www.tierslivre.net)

Les photographies illustrant ce numéro sont extraites des livres publiés (*la place du sujet* & *la règle du changement*), les dessins sont de Marcel Alocco.

*...d'un âge sans mémoire* et qui renvoie à tout ce qu'il y a de perdu pour cette "langue contrariante" qui cherche à "accrocher" la parole" pour dire ce qui pourrait être "la parabole d'une vie, d'une génération, histoire heurtée d'un siècle". Douleur, donc et qu'on n'entende pas par là l'expression de je ne sais quelle souffrance qui par définition connaît peu de mots mais bien ce qui nous déporte toujours du côté de la vie, inexprimable peut-être, mais toujours là devant nous. À nous attendre.

Douleur car c'est de l'homme qu'il s'agit. De cela que la littérature à travers ses questions, ses excès s'est toujours attachée à maintenir. Poétique est éthique. Celle des forces qui nous portent et nous déportent loin de toute identité vers cette "part réfractaire aux projets calculés", selon les mots de Char, où se tient tout l'humain. Sa chance. Bref ce lieu incertain du langage que toute littérature maintient libre et ouverte aux bons vents du dehors. Ceux-là souffleront sur Coaraze, et ses entours! Venez nombreux! Des amis vous attendent!

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

*La douleur est le dernier fruit, lui,  
immortel de la jeunesse.*

René Char

Née à Marseille en 1962, Florence Pazzottu a fondé la revue *Petite* en 1995 avec Christiane Veschambre, revue qu'elle a animée avec Thierry Trani et pour les derniers numéros avec Isabelle Garron. Plusieurs de ses textes ont paru dans les revues *Banana*

*Split, Hiems, Action poétique, La Polygraphe, Le Nouveau Recueil...* Parmi ses livres, on relève en 2002 aux éditions Comp'Act, *L'accouchée* (récit avec une postface du philosophe Alain Badiou) et *L'inadéquat* (*le lancer crée le dé*) chez Flammarion en 2005. Les éditions de l'Amourier ont pour leur part publié en 2001 dans leur collection

*D'aventures, Petite*, suite de 44 courts textes qui sont comme autant de précipités d'émotions, de sensations et de pensées.

Son texte *Sator* qui a fait l'objet d'une réalisation radiophonique sur France-Culture en 1988 va paraître prochainement aux éditions Cadastre8zéro. Florence Pazzottu est une présence, dans ses écrits comme dans ses performances orales, jusque dans ses silences qu'une douceur retenue avive en ses pointes. Et c'est tout ce qu'il y a de mort et de mortifère dans le discours qui se brise dans ce mouvement de reflux pour laisser passer l'air toujours frais, toujours jeune d'une pensée qui se cherche dans chacun de ses livres. Aujourd'hui, c'est la collection *Carnets* des éditions de l'Amourier qui accueille *La place du sujet, ces carnets du Panier*.



Photo Jérôme Dorvauf

## Florence Pazzottu, chemin faisant

### Alain Freixe :

Tu aimes, Florence, toucher à la forme, la faire varier, en changer comme s'il s'agissait d'échapper aux chemins déjà empruntés, reconnus et circonscrits. La forme de cette collection – format à l'italienne, une contrainte ! – cette complicité avec Giney Ayme, photographe, lui aussi habitant de ce quartier du Panier à Marseille, comment ont-elles joué dans la composition de ce livre ? Dirais-tu que ce sont-elles et surtout leur mise en regard avec tes textes, le rythme qui s'invente là qui arrache tes écrits à la chronique pour les rendre à leur singularité, celle d'un ton par quoi se rend sensible l'originalité de ce quartier ?

### Florence Pazzottu :

Il est certain que cette complicité avec Giney Ayme a été essentielle dans la composition du livre. Nous avons voulu que les photographies aient avec les textes, un dialogue à la fois de sens et de forme, le plus libre possible (donc travaillé), piégé ni dans l'illustration ni dans le contre-pied. Même si les textes préexistaient aux photographies qui les accompagnent et qui elles-mêmes (à l'exception de trois d'entre elles) n'ont pas été faites en vue de cet accompagnement, il est certain que le livre est le fruit de ce dialogue entre les uns et les autres, dialogue pensé par Giney et moi-même en tenant compte, comme tu le précises justement, de ce format à l'italienne et du caractère esthétique particulier donné par Jean Princivalle et Bernadette Griot aux livres de cette collection. Je ne suis pas sûre cependant que c'est la présence des photographies et

le dialogue qu'elles inventent avec les textes, des petites proses, des poèmes (dont certains affirment déjà, par leur forme, une dimension visuelle), qui arrachent ces derniers à la chronique. Ces textes sont des compositions d'après-nature. Ils sont nés de la rencontre d'un lieu et sont comme les empreintes, en moi d'abord laissées puis recomposées en poèmes et donc à autrui adressées, par le surgissement d'une silhouette ou d'un événement. Ils sont d'ailleurs anciens, ainsi que je l'ai écrit dans ma présentation, et j'étais heureuse que la proposition de Jean Princivalle de publier ce livre dans la collection des *Carnets* me permette ce travail avec Giney, car associer à mes poèmes des photographies c'était aussi travailler sur le temps, inscrire cette tension de l'Histoire et du présent et donc en restituer la dimension politique. C'est pourquoi nous ouvrons ces *Carnets du Panier* par les mains d'Ali, et c'est pourquoi aussi dans ma présentation je fais allusion à l'histoire de mes grands-parents italiens qui vécurent leurs premières années françaises dans cet autre quartier populaire d'immigration de Marseille, la Belle-de-Mai. Le texte sur ma grand-mère, Ernestina, est d'ailleurs le seul, avec bien sûr le poème de la fin intitulé "mon voisin" et daté de 2005, à avoir été écrit bien après les autres. Ces deux poèmes sont aussi les seuls à être écrits à la première personne, reliés directement, ouvertement, par ce pronom à mon histoire, alors que les autres sont me semble-t-il dans une tout autre dynamique, un autre lien au "dehors" et au "dedans", ils sont comme des croquis de figures étrangères, mais approchées intimement par l'élan d'écrire, dans une sorte de geste d'empathie qui donne peut-être l'impression qu'elles sont saisies du dedans. C'est d'ailleurs l'ensemble de ce livre, par le mouvement énigmatique qui est celui de toute vie, qui se trouve maintenant très précisément inscrit dans ce qu'il m'arrive donc de pouvoir nommer mon histoire\*.

*\*Le soir du 6 mars de cette année, je passai voir Giney Ayme dans son atelier dans la petite rue Saint-Mathieu, je lui parlai du Panier, puis enfin de ces poèmes longtemps restés dans un tiroir et du projet de livre chez l'Amourier, mais vaguement d'abord, dans une sorte de prudente approche. J'avouai en même temps mon inquiétude face à la transformation rapide du quartier et la spéculation dont il fait l'objet, sans toutefois parler de ce poème, "Lapidaire", publié dans Action poétique le mois d'avant. J'évoquai des photographies, telles que j'aurais aimé pouvoir les faire apparaître. Elles apparurent aussitôt ; Giney les avait déjà dans un tiroir ou un fichier de son ordinateur. Le lendemain même de cette soirée extraordinaire, le facteur nous apportait la lettre redoutée, dont la conséquence allait être notre départ du Panier, "ce quartier qui n'existe pas".*

**Alain Freixe:**

Ça veut dire quoi aimer, Florence? Aimer ce quartier du Panier où les vies ont du mal à éclore. Aimer l'autre celle partie ou celui partant et que l'on attendra, aimer la vie, ce mouvement imprévisible dont aucun savoir n'aura raison, on le veut bien mais comment comprendre que cela nous mène moins vers l'ouverture d'un champ possible que sur la reconnaissance de l'impossible comme tu l'écris?

**Florence Pazzottu:**

Je te remercie, Alain, de la justesse de ton regard. Je crois que ce que tu perçois, c'est qu'en effet ces textes portent la trace de ce qui n'a jamais cessé de me questionner, de me bouleverser parfois, cette expérience du ne-pas, du pas-ça, de la faille... À partir de quoi, aimer peut-être... Sans quoi ce que l'on nomme aimer n'est que cette commune imposture, simulacre et dévoration. Je crois cependant que les poèmes de *L'Inadéquat (le lancer crée le dé)* et en particulier *l'inconférence* "l'impossible" et celle intitulée "le banquet", écrits bien des années plus tard mais publiés plus tôt, témoignent d'une autre relation, d'amour, entre l'impossible et les possibles\*... Dans *La Place du sujet*, l'impossible en effet est un mur... un trou, une effraction... et *Vivre* – un appel dont la violence ne peut être ignorée. Seul le dernier texte de la série (avant le poème de 2005 qui clôt le livre), celui auquel tu fais allusion et qui s'achève par "je t'attendrai", affirme un autre espace, où la douceur n'est pas exclue, annonce en quelque sorte l'avènement de l'autre – de l'amour.

\* Dans un numéro de la revue *Action* restreinte intitulé *l'impossible*, j'ai dit en quelques mots comment cette pensée de l'articulation des possibles et de l'impossible n'avait cessé de se transformer en moi, de me transformer.

**Alain Freixe:**

On prend plaisir à trouver au sein de ce nouveau livre une "Petite" – il s'agit de cette belle rencontre entre Orellie et cet énigmatique personnage de l'aveugle –: "Petite déjà, elle restait des heures immobile à la fenêtre..." – Et c'est l'aventure entre 1995 et 2005 de la revue *Petite* qui nous revient comme font retour les 44 textes de ce *Petite*, qui sont comme autant d'heures d'intense gratitude inexplicquée qu'éprouvait l'enfant qui toujours attend aux quatre coins de tes mots que "ça commence"...

**Florence Pazzottu:**

Oui, tu as raison de voir dans ce texte un ancêtre de mes "Petites". Je ne sais comment tu l'as su, l'as vu, mais je suis en effet cette petite fille (je l'étais), penchée à la fenêtre, attendant on ne sait quoi, de voir au-delà de ce sur quoi le regard bute,

– attendant que ça commence. Et c'est sans doute pour cela que s'est trouvée convoquée la figure de l'aveugle, je m'en aperçois seulement maintenant grâce à ta question, même si ce vieil aveugle n'est pas l'Albert de la *Petite 5*. Lorsque j'ai commencé à écrire ces courtes proses sur l'enfance, les premières lignes de ce texte avaient resurgi, et j'ai pensé un temps qu'elles allaient donner lieu à une autre *Petite*... Il y a quelques textes dans ces *Carnets* qui, tout en étant écrits à la troisième personne et parfois même avec une sorte de grande neutralité apparente, sont liés pour moi à une véritable aventure du sujet... Ce fut le cas en particulier du petit texte "le cou d'Émilie", qui, malgré l'air très détaché qu'il prit en se présentant, m'obligea à une lutte étrange que je raconte dans un récit encore inédit, intitulé *La tête de l'homme*... Il est d'ailleurs probable que sans ce texte et le petit combat obscur qu'il m'imposa je n'aurais pas écrit la presque lumineuse *Petite 37*... J'ai dit tout à l'heure que ces poèmes étaient nés de ma rencontre avec un lieu, nés de l'apparition d'une figure, du surgissement d'un événement. C'est presque impérativement que s'y posa la question de la place du sujet, tant il est vrai que plus s'éprouvait la tension d'une distance, la nécessité d'une objectivation afin d'approcher poétiquement un fragment du réel, telle figure ou telle scène, plus l'empathie s'y révélait agissante. Dans un même mouvement toutefois, d'une façon presque cubique, cette question présentait sa face grammaticale, car ces poèmes ne sont pas des tableaux (peints sur le motif), et le plus descriptif d'entre eux fut encore bien sûr un imprévisible événement de langage.

**Alain Freixe:**

Au fil des pages, ce quartier du Panier apparaît de plus en plus comme un espace qui se construit, comme un lieu. Là habitent des êtres qui tous, plus ou moins, attendent. L'attente fait-elle le lieu? Le livre se clôt sur ce verbe attendre et on entend en écho le désir d'Alice qui "voudrait que ça commence". *Vivre* un vrai commencement, cela est-il possible au Panier? où les "enfants funambules", comme Nathan, ne comprennent pas la place du sujet? La comprend-on mieux ailleurs?

**Florence Pazzottu:**

Peut-être l'attente fait-elle le lieu. Il ne faut pas oublier que Marseille est un port. Nombreux sont ceux qui au cours de l'histoire y sont venus pour fuir, pour attendre un bateau... Pour certains, cette attente a été longue, est devenue une façon de demeurer... Et pour ceux qui, encore plus nombreux, sont arrivés par la mer, leur temps est aussi tissé de cette attente, celle du navire qui les amènera "au pays" ou sur l'île, avant de les rendre une fois encore au continent...



Photos Giney Aymé



Il m'était arrivé, enfant, dans les toutes premières années seulement de ma vie, de ressentir la ville où je suis née, le quartier que j'habitais mais aussi d'autres quartiers de ce centre-ville pourtant très fourmillant de Marseille, comme un lieu de grande immobilité... L'attente alors me semblait vaine, lourde par instant d'une charge mortifère... La mer, la proximité de la mer, lorsque j'ai déménagé à dix ans, a transformé mon existence, ouvrant un ailleurs qui depuis ne s'est jamais, ou presque, absenté (miracle auquel le texte "éclat du soleil" sans doute rend une sorte d'involontaire hommage). Je suis partie, et revenue. Et lorsque j'ai découvert enfin le Panier, cette enclave au cœur de la ville dont j'avais pendant plus de vingt ans ignoré l'existence, j'ai été frappée par le contraste, l'extrême tension qui le caractérisent: ce mélange de douceur et de violence... Je m'y suis tout de suite sentie extraordinairement libre, mais ceux qui l'habitaient depuis longtemps exprimaient parfois qu'ils y étaient pris comme des crabes dans un filet... Chaque ruelle étroite, l'instant d'avant si tranquille, pouvait soudain devenir la scène d'un drame ou d'une tragédie... Toutes les passions, tous les conflits y étaient comme exacerbés par on ne sait quoi d'impalpable qui imprégnait l'air. La misère sans doute, mais pas seulement... Quelque chose qui en même temps appelait sans cesse la vie, semblait l'appel toujours réitéré d'une vie plus ample, plus intense et plus juste enfin dans ses dons. Une attente, une tension, le contraire de la résignation. Un désir extrême. Et dont on pouvait sentir la promesse, réservée même dans le plus habile ou le plus contraint des silences. C'est sans doute pourquoi ce quartier, ses ruelles, ses places, me sont apparus alors comme les lieux de cristallisation de cette attente, de cette soif de commencement qui avait toujours été la mienne, et dont ces textes, écrits il y a dix-sept ans portent la trace... Et puisque la question de *la place du sujet* est à la fois, certes grammaticale (puisque'elle est ainsi évoquée, par jeu mais pas seulement, dans le texte auquel le livre doit son titre), mais aussi politique, je suis heureuse que ce livre soit publié maintenant, au moment où hélas les quartiers populaires de Marseille (comme avant eux le centre des autres grandes villes de France) sont plus que jamais menacés, au moment même où la spéculation immobilière qui frappe la ville, et particulièrement ce quartier dit historique, m'oblige à quitter ce Panier dans lequel m'a été offert (grâce à l'amour sans doute, à cet ailleurs qu'il ouvre dans l'ici même), la chance de découvrir une nouvelle façon d'habiter, aussi légère qu'un passage... Merci, donc.



*la place du sujet*, éd. L'Amourier, 19,00 €

## La nuit parle

Poésie

Louis Guillaume

collection Passage, éd. L'Amourier



*Passages*, collection patrimoniale des éditions de l'Amourier, s'enrichit aujourd'hui d'un nouveau titre: *La nuit parle* de Louis Guillaume. C'est ainsi que l'Amourier contribue, en rééditant ce titre qui avait obtenu le premier prix Antonin Artaud de la ville de Rodez en 1961, à rendre hommage à Louis Guillaume pour le centenaire de sa naissance et à être fidèle à son idée de faire connaître ce que l'on méconnaît encore trop et rappeler ainsi ce que l'on risque d'oublier. Louis Guillaume, "frère, non seulement de Joë Bousquet, mais aussi d'Hölderlin, de Nerval, de Milosz et de Daumal, autant dire des passants les plus considérables que l'esprit nous ait donnés à voir sous le nom de poètes" selon Jean Rousselot, c'est une vie en poésie que l'association *Les Amis de Louis Guillaume* animée avec ferveur par Lazarine Bergeret continue à faire rayonner en décernant notamment tous les ans un Prix Louis Guillaume, prix du poème en prose..

Ce sont précisément des poèmes en prose qui constituent ce recueil *La nuit parle*. Cet objet littéraire se définit aux yeux de Louis Guillaume par trois caractéristiques. D'abord, l'idée d'un "tout organique", "une cristallisation" qui permet de concentrer l'attention sur la matière verbale grâce à ce phénomène de densification. Ensuite, le fait de ne pas refermer la trame narrative sur elle-même l'empêchant par là de virer à l'anecdote. Enfin, de constituer un tout aussi serré que possible. Petit. Menu. À quoi je rajouterais volontiers celle que met en avant Max Jacob dans sa célèbre préface du *Cornet à dés*: "surprendre est peu de chose, il faut transplanter..."

Que le lecteur de *La nuit parle* soit tout à fait rassuré, de cœur à cœur, ça va vite! On entre vite dans cette "poésie d'ombre et de silence, parce que de mystère" disait d'elle Léopold-Sedar Senghor. C'est à voix basse que parle la nuit. Elle murmure traversée ça et là par quelques étoiles filantes, images qui la trouent et où se fait voix la lumière. Citons pour mémoire celle qui arrêta si fort Gaston Bachelard dans le poème *Le grand Chêne* et dont il dira qu'il y a là "un grand triomphe du langage d'avoir su lier en trois mots l'eau et le feu": "bûcher des sèves" avait écrit Louis Guillaume et remercie l'éditeur d'avoir fait figurer à la suite de la préface de Jean-Yves Debreuille un bel extrait de *La flamme d'une chandelle*.

Ces nouvelles terres langagières permettent à Louis Guillaume d'explorer ces lisières entre le rêve et le réel. Non, le rêve ne nous éloigne pas d'ici où il fait toujours sombre, où tant de feuilles mortes s'accumulent, il accroche aux épines des buissons des baies où trouveront à se nourrir les oiseaux perdus que nous sommes. Et oui, il nous y ramène et si la nuit parle, le jour ne se tait pas pour autant. Il enchaîne à partir de ses confidences et c'est leur lumière qui tonifie ses avancées pour nous permettre d'affronter ce qui dans un monde de tant de murs demeure hostile aux hommes.

Alain Freixe

*La nuit parle*, éd. L'Amourier, 13,00 €

## La règle du changement

Claudine Galea

collection *Tboth*, éd. L'Amourier

Claudine Galea  
ou la part dérobée du voyage



La photo fait sens, et texte.

Souvent des lignes de fuites, des rails qui vont se dissoudre dans le grain brumeux du fond, des constructions inachevées.

Et des volumes, sacs exposés emplis de feuilles, de productions diverses, des fardeaux à porter, qui rompent l'équilibre du corps, le cassent dans un glissement en noir et blanc. Le mot revient : *la charge est lourde*.

La photo sans doute conçue comme conduisant au cœur du texte. Partir, découvrir autre chose, d'autres êtres, se découvrir autre ? Tout cela, certes, mais plus encore : les mots *partir*, *voyager* s'insèrent ici dans une texture qui nous échappe, la nôtre, cette présence que nous devons habiter sur terre, et qui demeure un mystère. Une quête sans doute, mais surtout un effort permanent de captation. Que sont donc les lieux, et nous en eux ?

Ce livre organisé en triptyque semble insérer la chronique d'un séjour au Viet-Nam entre deux livres variations modulées sur

les mots *voyager*, *partir*. En fait, tout se combine en une seule et vive mise à l'épreuve du langage. Que l'auteur tente de cerner le concept ou qu'elle perçoive l'instant donné, le parler butte sur les mots ; *partir*, *voyager* : alors même que les lettres s'agencent, une part du sens se dérobe. Il nous faut aller plus loin.

Cette complémentarité des approches fertilise les mots. Les données conceptuelles sont trouées de fulgurances. *Je parlais en revenante, j'allais vers mes fantômes, je l'ignorais*. Et ces ruptures, fréquentes, trouvent leur écho naturel en des textes courts saisis comme illuminations, flashes, chroniques happées dans le vif des lieux.

*dans les feuilles de palmier ou de bananier les marchands versent des boulettes de riz transparent chaud et fruité agrémenté d'herbes au vert lumineux et foncé on plie la feuille sur le riz ou on la prend à plat dans sa paume et on penche la tête pour manger*

Une sorte de mise à plat de la langue qui met paradoxalement en relief ce qui nourrit le monde ; les gestes s'inscrivent plus fortement dans la page et dans la mémoire, les situations libèrent leur intensité, parfois tragique.

La vie, mot abstrait s'il en est, devient chair.

Et c'est en cours de route, que l'être se révèle dans son essence, devenant soi pour mieux s'ouvrir à l'autre.

Et que cette route-là soit précaire importe peu, d'autres seront. À l'infini.

Yves Ughes

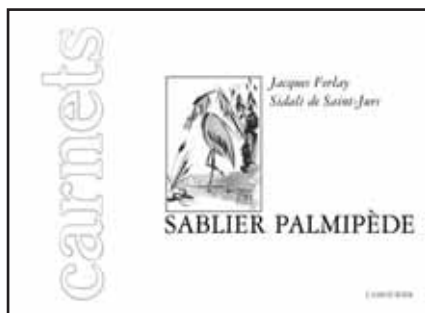
*La règle du changement*, éd. L'Amourier, 12,00 €

## Sablier palmipède

Jacques Ferlay

collection *Carnets*, éd. L'Amourier

*Comme vous le savez peut-être, Jacques Ferlay a une amie rivière. Il suffit de le suivre. Les cinq sens en éveil... plus le cœur.*



Un rempart de silence se construit au bord de l'eau. À chaque pas, chaque page, nous nous vivons témoins attentifs de la rivière. Les pensées coulent, bouillonnent en boucle un instant, à la quête du sens. Nous cheminons avec lui au plus près du peuple d'arbres. Avec des mots simples et profonds, Jacques Ferlay nous fait partager son regard.

Sa méditation matinale se convertit en poème. Une écriture simple, travaillée dans l'épure du haïku. Chacun sait que pour écrire haïku, il faut être hospitalier : on s'arrête – on immobilise l'instant – on capte par les mots l'éphémère. Jacques Ferlay nous accueille dans sa promenade et partage son recueillement. Le jour grandit.

*Grandir fut pour moi une longue entreprise. Maintenant je dégrandis depuis quelque temps – un jour, même, je mourus juste quelques heures.*



Sidali de Saint-Jurs

Chaque page est émotion poétique, – imperceptible au premier coup d'œil. Avec le haïku qui demande un regard neuf, renouvelé, une attention au détail, à l'insignifiant, Jacques Ferlay capte pour nous la fragilité et le fugitif de la vie. Roland Barthes dit que "c'est un événement bref qui trouve d'un coup sa forme juste".

*Saisir la trace du temps sans en ralentir l'écoulement, c'est une des tentatives du haïku*, écrit Jacques Ferlay.

Cette promenade au fil de l'eau en sa compagnie est une respiration, une image – un croquis. Les lavis de Sidali de Saint Jurs conduisent et éclairent l'écriture poétique de Jacques Ferlay. Au fil des saisons, la narration de la promenade se tisse avec les haïku qu'accompagne Sidali de Saint Jurs pour notre propre bonheur.

*Le grand air est plein de choses à voir et à entendre*

Il ne nous reste qu'à le suivre... Les cinq sens en éveil... plus le cœur.

Jeanne Bastide

*Sablier palmipède*, éd. L'Amourier, 19,00 €

Marcel Alocco

collection *Thoth*, éd. L'Amourier

Dès la première phrase, le ton est donné : ... *on avait gagné. Le Front Populaire était ivre de l'avenir et du vin de la fête.*

Le dernier livre de Marcel Alocco tient de la gageure. Imaginez donc : il s'agit de se souvenir du temps de sa conception, de sa propre venue au monde, des premiers moments de sa propre vie, de cet "âge sans mémoire" – ou réputé comme tel – âge d'enfance, âge sans langage.

Gageure en effet ! Et Marcel Alocco reconstruit ce temps, pas à pas, page à page, phase à phase.

Ces souvenirs ont disparu de la conscience de Marcel Alocco, comme de chacun de nous. Pourtant ces souvenirs existent. S'ils ne sont pas les souvenirs d'un individu, puisque l'identité n'est pas encore constituée, ils peuvent être les souvenirs reconstitués d'un individu en construction.

Ces souvenirs existent dans la mémoire sociale, dans le savoir collectif, dans l'histoire, les sciences, les récits de famille, la langue. Les 24 fragments

qui construisent ces souvenirs sont concis, faciles à lire, brillants et fascinants. Brillants : 24 fragments, comme 24 confidences que l'on vous dit à l'oreille ; phrases construites comme des chants, où tournoient les pronoms personnels, du "on" initial au "vous" des dernières pages, pour construire, ici ou là, le "je" problématique qui seul est censé penser et se souvenir...

Brillants et fascinants : s'ils disent, sans doute, les souvenirs possibles d'un immémoriel de l'auteur, ils permettent

au lecteur de se donner à son tour une mémoire qui lui était jusque là inconnue.

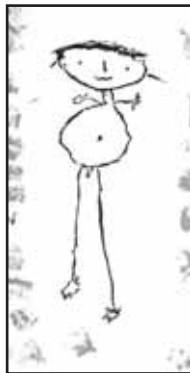
Deux programmes structurent ainsi ce livre : le premier vient des débuts de l'enfance, c'est le non-dit qui cherche à se dire ; le second remonte de la fin du livre : le dit qui s'impose au vide et à l'absurde et nous donne sens.

Avec ... *d'un âge sans mémoire* Marcel Alocco se rend coupable de (re)constitution de souvenirs dissous... Son meilleur livre, assurément.



Ce livre dit la vie, il ne la chante pas, non, il l'exsude par poussées successives en des coulées qui font blocs. Il y frissonne une constante altérité, il y résonne l'irréversibilité de l'autre et parce qu'il y a naissance la douleur est expansée. Difficultés à naître et à mourir se trament. L'espéré plaisir s'insinue au retour du fil(s) vers l'ouate béate du cocon écorché... Mais bascule l'avancée irrémédiable. La frontière arrive vite et sur la lisière, il, naît toujours, il, se sépare, il, meurt un peu. On apprend à mourir. Vivre et mourir sans langue est possible mais humainement, apprendre à mourir, oblige à boucher des creux, recoudre des bords distancés, nommer des écarts, c'est qu'il y a béance entre il(e) et le monde, gouffres d'océan où s'entassent pertes... pertes... et pertes. La réalité fuyante s'étiolé de mots, ce reste qui fait monde. C'est peut être pour cela que la langue de Marcel Alocco est parfois heurtée, suffocante, haletante, elle se recueille en des laps qu'il délie et relie de trois petits points. Il construit ainsi selon des focales multiples l'image d'une figure d'un je paradoxalement personnel et

universel. Sur une musique de la vie, la langue de Marcel Alocco fait sensiblement image comme toute peinture, qu'il pratique, prend lentement langue. D'écriture en peinture et de peinture en écriture il persiste à agrandir son patchwork et nous l'offrir non pas pour calmer nos vertiges mais pour les enraceriner.



Martin Miguel



...*d'un âge sans mémoire*, éd. L'Amourier, 14,00€

"Enfances" Dessins de Marcel Alocco

## SAMEDI 2 JUIN

- 14 h 00 Accueil et petit café
- 14 h 45 Rencontre avec **Marcel Alocco** animée par Alain Freixe et Raphaël Monticelli. Lectures.

*Pause dégustation de livres et saxo*

- 17 h 00 Lectures par **Claudine Galea, Serge Bonnery, Jérôme Bonnetto et Jacques Ferlay**

*Pause dégustation de livres et saxo*

- 18 h 00 Lectures par **Florence Pazzottu, Jean-Pierre Chambon, Michel Séonnet et Tieri Briet**

*Apéritif offert par l'Association et saxo*

- autour de 20 h 30 **Soupe au pistou\***, fromage de La Ferme des Garfes, tarte, le tout arrosé par le fameux cru L'Amourier de l'ami Luc Lapeyre du Minervois

Saxo avec Scott McBride

## DIMANCHE 3 JUIN

- 14 h 00 Accueil et petit café
- 14 h 45 Lectures (suite) avec **Claudine Galea, Florence Pazzottu, Jean-Pierre Chambon et Jacques Ferlay.**

*Pause dégustation de livres*

- 15 h 45 Rencontre avec Jacques Simonelli, Jean-Pierre Charles et Régine Lauro autour de la revue Identités créée par **Marcel Alocco** en 1962.

*Pause dégustation de livres*

- 17 h 00 Lecture par les auteurs de l'Amourier présents, sur le thème "**Poésie et résistance**"

*Pot d'envol...*



Invité d'honneur cette année :

# Marcel Alocco

*Écrivain et plasticien*

Plus connu sans doute pour son travail de plasticien (d'abord Fluxus, puis dans le mouvement de la peinture analytique et critique, avec la peinture en patchwork), il a cependant régulièrement publié de la poésie, des romans et des essais, notamment *Au présent dans le texte* (P-J Oswald 1969), *La musique de la vie* et *La promenade niçoise* (L'Ormaie, 1995-1999) et *Laërte ou la confusion des temps* (L'Amourier 2002).



**L'Association des Amis de L'Amourier**(association loi 1901) tiendra son **Assemblée Générale** dimanche matin 3 juin à **11 heures** place du Château. Amis, adhérents, vous y êtes tous conviés. Au-delà des rapports obligés (moral et financier) nous y débattons des perspectives de développement de l'association.

*Petit rappel pour ceux qui voudraient adhérer à l'association, la cotisation annuelle est, soit de 15€ pour les membres associés, soit de 30€ pour les membres partenaires qui peuvent alors prendre part au vote.*

### \*Réservation

Les samedi et dimanche midi, nous avons la possibilité de déjeuner au Jouncas, restaurant de Coaraze, mais il est prudent de réserver. De même pour le samedi soir, la soupe au pistou est limitée pour des raisons pratiques à 80 convives. Pour confirmer vos réservations, veuillez nous renvoyer le formulaire ci-dessous (à l'Association des Amis de L'Amourier, 5 rue de Foresta, 06300 - Nice) ou téléphoner au 04 93 79 32 85.

Nom, Prénom ..... Téléphone .....

Au Jouncas, samedi midi 2 juin, je désire réserver... repas (autour de 17 €)

Au Jouncas, dimanche midi 3 juin, je désire réserver... repas (autour de 17 €)

samedi soir 3 juin, je désire réserver... soupe(s) au pistou (participation aux frais 13 €, vin en sus)

## Présence des Éditions L'AMOURIER

## ■ FÊTE des Amis de L'Amourier

Place du Château à Coaraze  
samedi 2 et dimanche 3 juin 2007  
Invité d'honneur **Marcel Alocco**  
*Lectures, rencontres, saxo et soupe au pistou*

## ■ PARIS Marché de la Poésie

Place Saint-Sulpice (*stand H11*)  
jeudi 21 au dimanche 24 juin 2007

## ■ LIMOGES Salon du livre

"Hors vitrine"  
Place Saint-Sulpice (*stand H11*)  
vend. 21 au dim. 24 septembre 2007  
Parmi les auteurs invités :  
**Jean-Pierre Chambon**  
*(Nuée de corbeaux dans la bibliothèque)*

## Lectures

■ Chapelle St Michel à Grasse :  
Lecture de **Jean-Marie Barnaud**  
en hommage à Francine Guibert  
*Quatre saisons parmi les livres*  
samedi 9 juin à 20 h 30

■ Salle Saint-Antoine à Grasse  
*La poésie mérite bien une fête*  
organisée par Podio  
vendredi 22 juin de 17 h à 22 h

■ BMVR Louis Nucéra à Nice  
**Claudine Galea**  
*Rencontre autour de la littérature Jeunesse*  
jeudi 4 octobre 2007 à 17 h

## Lectures croisées

**Claudine Galea** (*La règle du changement*)  
**Florence Pazzottu** (*La place du sujet*)  
vendredi 5 octobre à 17 h

## Expositions

■ **Marcel Alocco en Italie**  
*Enfances et autres*  
Espace municipal de Piacenza  
14 septembre - 13 octobre 2007

*Patchwork et Détissés*  
Azienda Torre Fornello  
(Ziano Piacentino)  
16 septembre - 17 octobre 2007

■ **Martin Miguel**  
Galerie Laure Matarasso  
Rue Longchamp - Nice  
Mois de septembre 2007

## De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le Basilic n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par

## www.tierslivre.net

Si l'on cherche un ordre établi, fourni clés en main et par clics dirigés, il ne faut pas aller chez François Bon. Si l'on veut des certitudes carrées et définitives, il faut aller ailleurs.

Mais si l'on aime flâner, errer, se perdre pour mieux se recomposer, ce site est le lieu exact. De prime abord, le fléchage est rassurant, divisé en deux chapitres : *le blog/journal - la chronique images*. Ces mots ne présentent pas de charges troublantes. Mais François Bon sait concevoir des mises en page vertigineuses, pour peu que l'on feuillette on entre dans un dédale révélateur, un labyrinthe révélateur de soi-même. Ce site n'est pas un site sur des textes, il est texte qui s'écrit dans l'immédiateté de l'intertexte ; y entrer revient à se lire, au gré du parcours par soi composé.

On se trouve ainsi projeté dans un foisonnement qui met en relation images, pages, auteurs classiques et technologie avancée, musique. Dans ce creuset qui nous absorbe par un jeu de forces antagonistes nous sentons dans un premier temps les forces centrifuges nous envahir, et nous coller en des parois éclatantes et déglinguées. Dans le livre d'images, *Exit to Brooklyn (last)*, se répètent à l'infini une rocade, des véhicules toujours là jamais les mêmes, balbutiements d'une ville qui tente de nous dire quelque chose. Gertrude Stein veille non loin de là, des poubelles parfois se vident dans la pensée du lecteur. Hopper s'en vient modifier la

prise de vue, élargi, élargissant le regard. Comment saisir la profusion de ce réel ? La démesure s'impose, dans la langue et dans la conception du site, dimension rabelaisienne bien sûr ; le tiers livre devient ainsi le livre de toute tierce personne qui l'ouvre.

Nous sommes loin de la toile conçue comme exposition, mais dans la trame même de ce qui se crée, dialogue unique noué entre l'auteur et le visiteur, toujours en train de se faire. Passant par un article sur le phénomène des blogs, j'ai pointé une expression surlignée : *travailler et apprendre*, et me suis retrouvé sur YouTube. Profitant du détour, je me suis calé sur un clip de Patti Smith interprétant *Gloria*.

Revenant encore tout chargé de cet éblouissement, je me suis penché sur les *Archives*, une vague fraîche de Gloria me poussant à tâtons vers Agrippa d'Aubigné, Lautréamont, Balzac et Nerval. Et l'immense peu connu Xavier Forneret.

Il faut aimer les chantiers ; dans leur enchevêtrement s'élabore la vie. Seul le tissage des couleurs, des textes, de la musique, seule la vivacité des ateliers peut capter ce qui tente de prendre forme dans les convulsions de notre monde, dans les contractions et les dilatations de la langue.

On ne sort pas les yeux limpides de cette visite faite de chocs et d'entrelacs.

Longtemps encore résonneront les pas frappés sur l'asphalte de l'écran, sur cet *internet* entrevu *comme fosse à bitume*, comme route encore à tracer.

Et si tu arrives à la fin de la fin, tu pourras en te retournant te demander : *Have you seen your mother Baby, standing in the shadow ?*

Et la route chantera toujours concassée.



Photographies Claudine Galea

## Le Basilic

gazette de  
**L'Association des Amis de l'Amourier**  
5, rue de Foresta - 06300 - Nice  
est publié par l'AAA  
dont l'action est soutenue par  
le Conseil Général des Alpes-Maritimes,  
le Conseil Régional et la DRAC PACA

## Comité de rédaction

Alain Freixe  
Bernadette Griot  
Martin Miguel  
Raphaël Monticelli  
Yves Ughes  
Maquette : Bernadette Griot

## L'Amourier éditions

223 route du Col St Roch  
**06390 - COARAZE**  
Tél. : 04 93 79 32 85  
Fax : 04 93 79 36 65

**amourier.com**  
*l'amour des livres*